

Le petit oiseau s'agrippa à la mince branche qui s'agitait devant la fenêtre. Il le suivit des yeux, ouvrit lentement la croisée et lui tendit doucement une petite coupelle avec du beurre dessus. Le petit oiseau, un peu engourdi par le froid, tendit le cou et picora de loin avec avidité, poussé par un désir de survie plus fort que la peur. Puis l'oiseau vint sur la coupelle. Son doigt s'approcha pour une caresse, tout près, à l'effleurer, mais c'était trop demander et le petit oiseau revigoré s'envola dans le grand froid du matin. Il ferma la fenêtre avec un sourire. Dans un coin de la chambre il prit du café chaud posé sur la petite plaque électrique et le dégusta comme ça, sans sucre, debout devant la fenêtre. Ses gestes étaient calmes et sa haute silhouette au visage long et fin se découpait sur l'aube blafarde. Il aimait se raser, coiffer ses cheveux noirs, regarder dans le miroir ses yeux souvent vides et froids comme le temps. Rien ne pouvait l'atteindre, même pas la mort, celle des autres et la sienne.

Dans la penderie, un costume et deux pantalons. Il choisit le pantalon gris-vert impeccablement repassé. Deux chemises attendaient sur l'étagère. Ce matin là, ce fut la grise anthracite comme les socquettes. Il chaussa les mocassins noirs et cirés rangés au pied du lit. Dans sa valise discrète il rangea sa trousse de toilette, une revue de géographie, un polar, le linge, la deuxième chemise, son costume, l'autre pantalon et une arme.

Il décrocha la veste du cintre et la mit avec des gestes souples. Un dernier coup d'œil dans le miroir. Il descendit en silence l'escalier, posa la clef sur le comptoir, sans un regard pour le tôlier, la chambre était déjà payée. Il fit quelques pas, héla un taxi : « La gare ».

Il choisit un casier dans un endroit discret, glissa la carte de consigne dans la fente et déposa sa valise. Le hall grouillait de voyageurs, tous les visages lui étaient inconnus, il était à plus de trois cents kilomètres de chez lui et seul le hasard pouvait lui jouer un tour. Au bar il commanda un café serré et, par-dessus la tasse, ses yeux captèrent les jambes de la serveuse en minijupe et rajoutèrent à leur collection les seins et les cuisses lorsqu'elle se baissa pour prendre une boisson dans le placard du bas.

Il s'était donné une nouvelle identité et un nouveau passé. Les papiers étaient dans sa poche et il avait effacé de la terre celui qui les lui avait procurés bien involontairement. Il avait marché longtemps avant de prendre un car qui le fit sortir de sa région et s'était donné immédiatement un nouveau visage. Nul besoin pour cela de chirurgie. Dès son tout jeune âge il avait appris à modifier complètement sa physionomie avec un rien. Il s'appelait désormais Raoul Santer. Michel Cavelli avait intégré le corps d'un homme sans famille qu'il avait rendu méconnaissable, sans empreintes, la mâchoire brisée, puis jeté dans un puits. L'affaire avait été classée sans suite et monsieur Cavelli, comme l'indiquait sa pièce d'identité glissée dans la veste du cadavre, avait été déclaré mort et enterré dans le petit cimetière de son village. Sa sœur et quelques amis de beuveries étaient là, le visage contrit, mais au fond pas mécontents d'avoir perdu un collègue aussi prétentieux et renfermé. Maintenant libre, il voulait gagner beaucoup d'argent en exécutant des contrats. C'est un vieil oncle qui l'avait orienté vers ce travail, Marius. Ce dernier avait passé dix ans de sa vie à tuer des gens. Il connaissait tout le milieu et avait ses entrées. Il lui avait promis de l'aider au départ, en communiquant à quelques connaissances son nom de travail et un numéro de téléphone.

– Je ne veux rencontrer personne et rester inconnu. Tu diras que je suis Oméga. Voilà le téléphone. Pour la photo et les détails, j’indiquerai chaque fois le lieu.

– Tu auras une nouvelle identité m’as-tu dit ?

– Oui, mais tu n’as pas à la connaître.

Raoul Santer emménagea dans un petit meublé, au deuxième étage d’un immeuble discret qui en comptait quatre. Il avait pris le temps de chercher, persuadé qu’il pouvait mieux s’organiser et avec moins de risques dans un appartement plutôt qu’une chambre d’hôtel. Il put ainsi tester ses nouveaux papiers. En face de chez lui, sur le même palier, habitait un couple âgé, poli et discret, très vieille France. Une jeune femme, croisée deux fois dans l’escalier et venant de l’étage supérieur, joviale et calme, lui avait dit bonjour et son regard semblait ne pas le trouver sans intérêt. Du coup il s’était radouci et l’avait saluée à son tour. « Après tout, se dit-il, je dois me comporter comme un locataire ordinaire et ne pas donner prise aux questions. Et voilà qu’il l’aide à porter un énorme paquet ! Que lui arrive-t-il ? Il a même droit à un verre de vin dans sa cuisine ».

– Vous venez d’arriver, lui demanda-t-elle, si je peux vous renseigner, n’hésitez pas ?

– Je n’y manquerai pas, lui répondit-il, avant de reposer son verre et de prendre congé.

– Vous verrez, c’est sympa ici, vous êtes seul ?

– Oui, pour mon travail.

Il comptait sur Marius et la chance pour trouver une ouverture sans risque. À quoi bon prendre du plaisir à éliminer des gens si c'était pour sentir la menace d'être dénoncé à la première occasion ? Il n'avait confiance en personne, donc personne ne devait connaître son activité.

Il attrapa le journal du jour et se plongea dans les faits divers. Des événements sans intérêt remplissaient les pages, mais l'un d'entre eux retint son attention : « Mr. Pivert, chef présumé du gang local surnommé gang des fleurettes, a été arrêté alors qu'il effectuait une transaction. Le procès aura lieu le jeudi quatre novembre à neuf heures. La police, nous le rappelons, a mis la main sur cinquante kilos de drogue et a démantelé le plus grand réseau de la région suite à une dénonciation d'un des membres du groupe. Ce dernier sera probablement témoin au procès. »

« C'est demain, se dit-il. Pivert a sûrement engagé quelqu'un pour l'éliminer. Si c'était déjà fait, le journal le dirait. Il ne lui reste plus que demain matin, lorsque le témoin se rendra au tribunal. J'attendrais où si j'avais le contrat ? »

Le lendemain matin, pantalon de toile, blouson en jean, chaussures légères bien accrochées aux pieds, il s'approcha du tribunal par l'avenue qui lui paraissait la plus judicieuse. Un immeuble, plus haut que les autres, en retrait au fond d'une petite place, semblait surplomber la rue sur une bonne longueur. Santer s'ap-

procha du tribunal, se retourna, leva la tête comme pour regarder les nuages et remonta son col. Il vit le toit de l'immeuble. « C'est bien ce que je pensais, se dit-il ». Sept heures sonnaient au beffroi du palais de justice. Il entra dans un café et prit le temps de savourer un petit noir.

La porte de l'immeuble n'avait pas de digicode ou autre système supposé sécuriser les lieux. Il hésita avant de prendre l'ascenseur qui pouvait le piéger si un tueur se présentait en même temps que lui. Il écouta, examina l'escalier, puis se décida tout de même pour le moyen le plus rapide et le plus discret.

Seul dans la cabine, jusqu'au dernier étage habité, le dos contre un miroir, il guettait le moindre ralentissement. Encore quelques marches et il se retrouva sous la trappe qui permettait l'accès au toit. Il se saisit de l'échelle et l'accrocha à la barre située en dessous de la trappe.

Il la souleva doucement, se hissa sur un toit plat et la remit sans bruit dans son logement. Personne. Alors Santer courut se cacher derrière l'habitable en béton enfermant le moteur de la ventilation mécanique. Il avait vue sur la trappe et le bord du toit donnant sur la rue.

Si son flair l'a trompé, il le saura vite.

Ce fut, tout d'abord, un petit grincement qui courut sur la terrasse, celui de la trappe qui se soulève. Une silhouette noire, pas très grande, émergea et se figea. Dissimulé, il put suivre son évolution à travers la partie supérieure ajourée du petit habitacle. Le gravier crissa légèrement sous des pas légers qui se rapprochèrent de sa planque. « C'est le tueur qui veut rejoindre l'extrémité de la terrasse » se dit-il. Il était là, tout proche, et les yeux de Santer s'agrandirent et scrutèrent ce visage qui peu à peu prit forme : « c'est incroyable, voyons, ce n'est pas possible, elle » ?

Elle redevint silhouette et s'arrêta vers le bord du toit. Là, elle prit son temps. Il la voyait à peine ou alors aurait dû se décou-

vrir. Il suivit dans sa tête les différents gestes : elle monte son fusil, s'allonge et ajuste la lunette, met deux balles dans la chambre. Santer dut être patient. Ses jambes s'ankylosaient, la fraîcheur du matin lui chatouillait le nez, son cou attrapait un torticolis à force de se tordre sans grands résultat d'ailleurs, il ne pouvait apercevoir que les semelles de ses chaussures, seul indice de la présence de la tueuse. Une longue demie-heure à attendre le bruit sec de l'arme. Tout à coup, un seul coup de feu. « Voilà, c'est fait, pensa-t-il ».

Un léger crissement de graviers et la silhouette lui montra à nouveau son visage avant de rejoindre la trappe qui se rabattit avec un bruit mat. Il attendit cinq bonnes minutes avant de sortir de l'immeuble par la porte de derrière et filer au plus vite. « Les flics doivent déjà se bouger et je n'ai aucune envie d'être contrôlé, se dit-il. Ils auront vite situé la provenance du tir » !

Arrivé vers son immeuble, il ralentit le pas. Il monta doucement les escaliers, ne croisa personne, ouvrit sa porte sans bruit et, dans la cuisine, se servit un verre de vin. « Est-elle déjà revenue chez elle ? » se demanda-t-il.

À midi, à la télévision régionale, la présentatrice annonça l'assassinat : « alors qu'il se rendait au tribunal, le témoin principal au procès du chef présumé d'un réseau mafieux de la région a été assassiné. Le tribunal a annulé le procès. L'assassin du témoin est recherché activement. »

Au moment même où cet événement remplissait les chroniques, la sonnerie de son téléphone spécial fit sursauter Santer.

– Oméga ?

– Oui ?

– Marius.

Un ingénieur, six rue de la vigne à Grenoble, directeur d'usine, tu as trois jours.

– Numéro de fax pour photos, plus tard.

Un déclic, la communication était terminée. Santer ôta la puce du portable et détruisit les deux.

*

Un petit restaurant lambrissé, de vraies nappes blanches, ce qui est rare dans ce genre d'établissement plutôt simple, une jeune serveuse à son goût et un patron jovial qui devait faire de nombreuses tentatives en direction de son employée, à en juger par les regards en coin qu'il jetait sur son décolleté. Elle lui apporta une choucroute et une Mac Ewans.

– Ça ira comme ça, monsieur ?

– Très bien mademoiselle, lui répondit-il avec un visage inexpressif.

– Fatigué ?

– Un peu, lui dit-il, avec cette fois-ci un léger sourire accroché à ses lèvres.

Santer ne voulait pas engager de conversation et encore moins laisser un créneau pour une éventuelle rencontre. Il s'en tint à son repas tout en regardant discrètement les tables se remplir. Il évita la serveuse et garda une prudente réserve. En fait, personne ne le remarqua, il pouvait être tranquille. Ce minuscule restaurant, caché dans une petite rue derrière la gare, lui allait très bien et lorsqu'il sortit, seule une vieille, assise sur son balcon, leva la tête de son tricot. La porte de son immeuble franchie, une cavalcade dévala l'escalier et au premier virage il n'eut que le temps de se rattraper à la rampe.

– Excusez-moi, j'ai failli vous renverser !

– Bah, ce n'est rien ! Pour vous faire pardonner, venez prendre l'apéritif chez moi, vers dix-neuf heures ?

– Bon, d'accord, mais plutôt dix-neuf heures trente.

– Alors, à ce soir ?

La porte d'entrée claqua. « Ça alors, un fabuleux hasard, se dit-il, en ouvrant sa porte et elle s'est rudement bien remise ».